

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
POUR LYON

Six mois. . . . . 6 f. » c.  
Trois mois. . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 23 Février 1862.

### GRAND - THÉÂTRE.

Les spectacles-concerts sont de mode au Grand-Théâtre. Après SIVORI, nous avons eu M. ARBAN et les Sociétés chorales.

Ce genre de spectacle semble plaire aux spectateurs; l'administration a eu raison de les servir à leur goût. Nous avons dit souvent notre opinion au sujet de M. SIVORI, et ce n'est pas la dernière audition qui a pu la modifier en rien. Tous ceux qui connaissaient déjà l'éminent artiste, qui l'avaient admiré, sont unanimes sur ce point que maintenant M. SIVORI est sans rival.

M. Arban ne fait pas chanter le violon; il embouche la trompette, autrement dit le cornet à piston, cet instrument souvent criard, que vous avez entendu accompagner des polkas frénétiques et des quadrilles échevelés; mais quelle transformation entre les mains de M. ARBAN! quelles modulations savantes! le piston prend une âme, et ses accents tantôt sonores et éclatants, tantôt doux et veloutés comme un murmure, versent des trésors de mélodie. Il devient à lui seul un orchestre. — M. ARBAN n'aura pas non plus à se

plaindre de l'accueil de notre public.

La charité est à l'ordre du jour sur notre première scène. Tandis que notre innombrable population ouvrière voit, par le défaut de travail, la misère l'assiéger, misère tellement grande, que c'est à peine si les aumônes de la France entière, versées dans les souscriptions au profit de nos concitoyens, peuvent calmer les douleurs de cette position, le Grand-Théâtre se place au premier rang des ardents propagateurs de cette œuvre de bienfaisance. Deux représentations au bénéfice des ouvriers ont déjà eu lieu et l'on annonce pour le 1<sup>er</sup> mars un grand Bal paré et costumé, dont le produit ira grossir les sommes dont dispose déjà la Commission nommée par M. le Sénateur.

C'est ainsi que nous comprenons la charité; il faut savoir la rendre attrayante, comme Fourier dans son système voulait rendre le travail agréable, le plaisir rend l'âme si bonne, dit un refrain de chanson. Amusons-nous et dansons pour donner du pain à des malheureux et leur permettre d'attendre de meilleurs jours.

Le répertoire du Grand-Théâtre a suivi son cours habituel. *Le Trouvère*, *les Huguenots* et *Guillaume Tell* ont alterné avec *la Dame blanche*,

*les Dragons de Villars* et *la Circassienne*. Nous avons dit trop souvent notre admiration pour MM. Wicart; Melchisedec, Castelmarty et M<sup>mes</sup> Borghèse, Desterbecq, Barbot et Willème, pour qu'il soit nécessaire de nous répéter ici. Des artistes comme ceux que nous venons de citer sont en communion constante avec le public. C'est entre eux un échange perpétuel de talent et de bravos.

Le première représentation de la reprise de *la Sirène* a eu lieu hier, et quel succès! quel triomphe! Nous serions tenté d'être de l'avis d'un grand journal de Lyon qui trouvait que M. Achard, depuis que son engagement à l'Opéra-Comique est connu, semble être, de la part des spectateurs, l'objet de manifestations enthousiastes, plus encore que par le passé. C'est hélas! que l'on ne connaît réellement le prix des biens que l'on possède qu'après les avoir perdus. Cependant, il vaut mieux croire, et sans doute c'est la vérité, que notre public est désireux, en cette circonstance, de récompenser les longs services de M. Achard, et de laisser ainsi dans son esprit un souvenir affectueux et impérissable. Dans notre prochain numéro, nous rendrons aux interprètes de *la Sirène* la justice qui leur est due.

## FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 23 Février 1862.

### LES LUNDIS DE JACQUES.

VI.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

J'étendis solennellement la main au-dessus du berceau, et répondis :

— Devant le souvenir de notre mère Madelaine comme devant Dieu, je jure de ne jamais riboter le dimanche, et de travailler tous les lundis pour mon fils Maurice. Total : dix francs par semaine que je m'engage à déposer, chaque samedi soir, dans une tire-lire que j'achèterai dès demain...

Jeanne m'interrompit :

— J'en ai acheté une tantôt, en revenant de l'église, et la voici, Jacques.

C'était justement un samedi, ma paie se trouvait encore dans ma poche.

J'en sortis deux beaux écus tout neufs.

— Attends! dit Jeanne.

Et, toute souriante, elle plaça la tire-lire entre les petits doigts de l'enfant qui, bien que toujours endormi, semblait me la présenter lui-même.

Tandis que ma main y laissait tomber les deux pièces de cinq francs, sur cette main Jeanne mit un baiser.

C'était, comme qui dirait, le sceau du pacte que nous venions de conclure; il n'y avait plus à s'en dédire.

Aussi, jamais les dix francs de Maurice n'ont manqué, pas plus qu'à chaque matin la lumière du jour.

Je crois même que de son côté, sur son propre travail, en cachette de moi, la bonne mère y glissait quelquefois un supplément de petites pièces blanches.

Tant et si bien qu'en moins de deux ans la tire-lire se trouva pleine.

Comment faire?

— Il y a la caisse d'épargne, — me dit Jeanne, — c'est la grande tire-lire à tout le monde.

— Et qui plus est, — ajoutai-je, — l'argent y rapporte intérêt.

En conséquence, ce fut là que désormais, chaque dimanche matin, ensemble tous les deux, bras dessus bras dessous, nous portâmes les capitaux de M. Maurice.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour on me dit que le total arrive au maximum, et qu'il n'y a plus de place non plus dans la tire-lire du gouvernement.

Ah! je l'avoue, nous fûmes bien embarrassés tout d'abord.

Mais le receveur m'ayant fait observer qu'il m'était possible d'avoir de plus gros intérêts, j'ouvris l'œil et cherchai tout de suite un autre placement.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS

*La Bouquetière des Innocents.*

Depuis Pharamond et Clovis jusqu'à Napoléon, l'histoire de France est la plus merveilleuse de toutes les histoires. Le point de départ est une obscure peuplade de l'association franque et le résultat cette grande et majestueuse unité de la nation française, poursuivie et réalisée au bout de quinze siècles. C'est le plus émouvant, le plus splendide des romans. Les grandes figures y abondent, et sans l'aide du merveilleux et de la légende, l'intérêt s'y accroît d'âge en âge. Cependant, jugez par ce seul trait de notre caractère et de notre esprit, ce que nous connaissons le moins, c'est notre propre histoire, et à part quelques noms qui surnagent seuls, quelques grandes époques qui s'imposent de haute lutte au souvenir, tout le reste est lettre close pour la immense majorité du peuple.

Cette ignorance profonde ne serait qu'un demimau si elle était complète; mais, depuis trente ans, grâce aux romanciers, aux faiseurs de drames, Dieu sait combien d'idées fausses au point de vue historique ont été versées à profusion dans l'esprit des lecteurs ou des habitués des théâtres du boulevard. Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer des gens qui, pour se distraire d'occupations sérieuses, s'acharnent à la lecture des romans, vous parlent comme d'une chose historiquement prouvée des royales amours des princesses de la maison de France, des vices clandestins des ministres, et charger la mémoire de tel ou tel grand dignitaire, prince ou roi, de crimes scandaleux présentés comme des faits avérés. — Dans deux siècles, les historiens futurs, si par malheur les documents historiques et authentiques disparaissaient, seraient tentés de

J'avais pour cousin le plus habile pécheur de Trouville, laborieux, du reste, et probe comme l'or: un Renaud, c'est tout dire. Il lui manquait deux mille francs pour se faire construire une barque neuve. J'achetais à Maurice une part dans cette barque, qui par un singulier hasard, fut appelée la *Jeanne-Marie*, et, quoique bien vieille aujourd'hui, elle conserve encore le renom d'être la plus chanceuse de toutes.

Puis tandis que ce premier magot péchait pour l'enfant, nous commencâmes à lui en amasser un second, qui fut placé non moins avantageusement. Et ainsi de suite.

Dame! sans être un grand financier comme toi, on en n'est pas moins né natif de Normandie, c'est-à-dire qu'on a l'instinct de l'argent.

Mais, vas-tu me dire peut-être, ainsi que les camarades me le disaient encore pas plus tard que ce matin, mais toutes tes économies ont dû s'engloutir dans l'éducation de ton fils!

croire que de François I<sup>er</sup> à Louis XVIII, les seuls honnêtes gens existant en France devaient se réfugier au bagne.

Le drame qu'on vient de représenter sous le titre de *la Bouquetière des Innocents* appartient à cette école qui travestit l'histoire au profit de la fiction dramatique. Au lieu de porter le titre sous lequel il est publié, il pourrait s'appeler *la Recherche des complices de Ravallac*. L'incendie du Palais-de-Justice en 1610 a donné beau jeu aux esprits fertiles, et M. Gustave Maquet, dans son roman *la Maison du Baigneur*, s'est emparé de ce thème, que les auteurs du drame nouveau ont transporté à la scène. Ce complice introuvable du régicide, ce n'est plus les jésuites d'Angoulême, chez lesquels il fut élevé, et qui pourtant professaient une largeur de doctrine que le crime n'effrayait pas, mais bien ce malheureux maréchal d'Ancre, ce Concini chargé de tant de haine, ce digne précurseur de Mazarin, encore un Italien, et qui avait comme lui le talent de faire payer le peuple de France. Or, de tout temps, chez nous, celui qui nous prend notre argent n'est pas accueilli avec enthousiasme, et avec un peu de bonne volonté, on le fera considérer comme capable de tous les crimes.

On doit voir, par ce simple exposé, par suite de quels incidents Concini arrive à sa chute. Il ne meurt plus parce que Louis XIII a envie de régner seul. Vitry le tue parce qu'il est le complice de Ravallac.

Quoi qu'il en soit, le théâtre des Célestins tient un grand et durable succès. C'est bien là le langage qu'il faut parler à la foule. Ce sont bien là les passions qu'il faut éveiller en elle; ces mots de drame historique suffisent à l'intéresser, et pourvu que le traître soit justement puni avant la

Hélas! nous en avons grand peur, la femme et moi.

Fort heureusement, comme récompense de notre épargne, le bon Dieu nous réservait une joyeuse surprise. A l'expiration du premier mois d'école, comme j'en allais porter le prix à M. le maître.

— Gardez votre argent, me dit-il, c'est payé.

— Et par qui donc?

— Par monsieur le curé.

Je courus bien vite remercier cet excellent homme.

— C'est à ta bonne conduite qu'il faut en savoir gré, me répondit-il, et puis encore à la gentillesse de l'enfant; mon intérêt pour lui ne se bornera pas là.

Effectivement, lorsque Maurice eut passé le temps ordinaire à l'école communale, monsieur le curé s'arrangea de façon à le placer, toujours sans qu'il nous en coûtât rien, dans un pensionnat des environs.

chute du rideau, elle n'en demande pas davantage. — On l'a servie à souhait dans cette occasion: la justice du roi exercée en 1616 au bas de l'escalier du Louvre éclate sous ses yeux. Aussi quels bravos! quels trépignements! Comme chacun de ces spectateurs se sent heureux! Ils n'ont qu'une crainte, c'est que Concini ne se doute du coup, ou que le pistolet du maréchal de Vitry ne rate.

*La Bouquetière* nous a permis de revoir une actrice dont la présence n'est pas assez fréquente, selon nous, M<sup>me</sup> Melchisedec. Dans le double rôle de Margot et de la Maréchale, l'un plein de rondeur et d'entrain, l'autre sombre, passionné, dramatique, elle a mérité des bravos unanimes.

M. Saliné joue au prologue le rôle purement accessoire d'Henri IV, et par la manière dont il l'a rendu, le talent avec lequel il a copié la figure caractéristique du roi populaire, il a montré que le comédien véritable se retrouvait partout.

M<sup>me</sup> d'Herblay est ravissante sous les traits de Louis XIII. — Nous ne connaissons pas à M. Chambéry les qualités dramatiques très-réelles qu'il a montrées dans le rôle de Jacques Bonhomme.

Dans ce drame, où le crime et le sang occupent une si large place, M. Ch. Lemaitre est la note tendre qui repose un peu l'oreille des déclamations furibondes. Lui seul aime et parle d'amour comme on doit en parler. Les autres sont la haine ou la vengeance; il est, lui, le sentiment.

Que va devenir la vieille réputation de M. Dupré, autrefois le Parangon du crime? Il tourne maintenant à l'honnête homme; il assassine encore, mais c'est pour le bon motif. Décidément, il se range, et la main qui a tenu le pistolet de

Et, lorsque j'insistais pour payer, alléguant mes économies:

— Garde ton argent, me répondit ce digne serviteur de Jésus-Christ, ton fils en aura peut-être besoin plus tard!

Brave curé, va! Ne dirait-on pas qu'il devinait l'avenir.

Il est vrai que notre Maurice se montrait digne de tant de bontés. C'était le plus studieux, le plus intelligent, le plus savant de toute sa classe.

Tant et si bien qu'une bourse gratuite ayant été mise au concours par la ville du Havre, ce fut lui qui la gagna d'emblée.

Le voilà donc au collège, et sans un sou de dépense, pas même pour son entretien. Ce fut le proviseur, puis M. le maire lui-même qui voulurent s'en charger, comme encouragement à Maurice qui, chaque fin d'année, régulièrement, remportait les premiers prix.

(La suite au prochain numéro.) Ch. DESLVS.

Vitry ne doit plus tenir le poignard de *la Tour de Nesle*.

L'intérêt du drame se porte principalement sur la maréchale et sur Concini; ce dernier rôle est échu à M. Laty, et c'est une bonne fortune pour la pièce et pour l'acteur. — Sans qu'on y prenne garde, M. Laty a énormément grandi dans l'opinion du public. Depuis deux ans, mais surtout depuis le commencement de cette année, tous les drames à grands succès ont compté cet artiste au nombre de leurs interprètes. Le défaut d'organe qu'on pouvait autrefois lui reprocher a notablement disparu. C'est un acteur sur lequel on peut et doit compter. Il y a peu de jours, nous l'avons vu dans une comédie, *la Vie de Bohème*, et il y apportait les mêmes qualités que dans le drame, c'est-à-dire la jeunesse et la passion.

Après *la Bouquetière*, nous avons eu une première représentation, celle des *Mariages d'Aujourd'hui*, comédie en quatre actes. L'espace nous manque pour en faire un compte-rendu détaillé, mais le titre seul en indique suffisamment le sujet. Nous dirons cependant que les entrées et sorties des personnages y sont tellement fréquentes et rapides, que ces quatre actes ont l'air d'une galerie d'exposition ou d'un diorama; heureusement, les détails charmants, les mots pleins de finesse qui y abondent font disparaître ce défaut, et la pièce en réalité a été parfaitement accueillie.

Il n'en est pas d'une œuvre dramatique comme d'un livre. Bon gré mal gré il faut à la scène que l'auteur partage son succès avec les acteurs. N'en déplaise donc à MM. Anicet Bourgeois et Decourcelles, mais les bravos obtenus par *les Mariages d'Aujourd'hui* auraient été moindres sans MM. Dorsay et d'Herblay, deux maîtres en l'art de bien dire; sans M. Lebrun, ce père de famille que tous les pères envieraient, si toutes les demoiselles à marier étaient aussi charmantes que M<sup>lles</sup> Touache et Desterbecq.

N'oublions pas M. Reynald, un amoureux nuancé de comique, M<sup>me</sup> Saliné, rivale de la maison *Foi* et M<sup>me</sup> Defreysolles qui porte à merveille les atours de grande coquette.

On annonce comme très-prochain le bénéfice de M. Dorsay. L'affiche promet à cette occasion *la Fille du Paysan*, drame nouveau en cinq actes, *le Diable*, comédie en deux actes, et *On demande une lectrice*.

Voilà encore un spectacle qui de longtemps ne permettra le repos au caissier du théâtre. Il en aurait bien besoin cependant, puisque le mois

dernier il n'a eu à compter dans ses recettes que la bagatelle de 52,000 francs.

CH. MAURIS.

## NOUVELLES DRAMATIQUES.

On se souvient à Lyon de M. SAPIN, notre compatriote, qui se fit entendre l'an dernier, au Grand-Théâtre. Les *dilletanti* purent apprécier la fraîcheur, l'étendue et la souplesse de sa voix, et regretter l'intention qu'il semblait avoir de quitter le théâtre. Il n'en était rien, heureusement, mais le repos et l'étude ont développé d'une manière merveilleuse les dons qu'il tenait de la nature; son organe a pris la force et l'ampleur qui lui manquaient. M. Sapin est aujourd'hui un *fort tenor* dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire qu'il peut aborder les rôles que jusqu'alors il était obligé de laisser de côté.

Nous lisons en effet, dans le *Courrier de Lyon*, du 13 février, ce qui suit :

« Notre compatriote, M. SAPIN, que nous avons entendu l'année dernière dans les rôles de ténor, est en ce moment en représentation à Marseille où il obtient un très-grand succès, notamment dans l'opéra de Verdi, *Jérusalem*. »

## CONCERTS.

La fête musicale donnée dimanche dernier au bénéfice des ouvriers sans travail avait réuni à l'Alcazar une société nombreuse mais pas encore autant que nous l'eussions désiré et que le méritait le but de cette fête. Nous n'en devons pas moins de sincères éloges aux membres des différentes Sociétés chorales et instrumentales qui y ont pris part, soit pour leur initiative, soit pour le mérite réel dont elles ont fait preuve.

LES ENFANTS DE LA LOIRE, que nous avons déjà entendus il y a trois ans dans ce même local, ont exécuté une fantaisie sur *Norma* et l'ouverture de *Zampa*; la section chorale a chanté les *Mineurs belges*, et l'on a pu constater quels progrès avait fait cette Société.

L'UNION MUSICALE, dirigée par M. Pénavaire, s'est distinguée dans deux ouvertures. La musique des sapeurs-pompiers et la FANFARE du 4<sup>e</sup> arrondissement, dirigée par M. Jandard, ont exécuté avec un ensemble parfait, l'une la *Marche du Sacre*, l'autre l'ouverture de *Freyschutz*.

Quant aux Sociétés chorales, nous ne pouvons que répéter ce qu'en a dit un de nos grands confrères, c'est que, quoique nées d'hier, elles peu-

vent marcher de pair avec les plus anciennes et les plus renommées de France.

Nous n'avons pas besoin de dire quels applaudissements ont accueilli M<sup>lle</sup> Willème et M. Castelmary, mais nous serions injustes si nous ne mentionnions le talent avec lequel M. Gaullieur nous a dit les belles strophes dont il est l'auteur et qui ont pour titre *la Charité*. — Nous serions tout aussi injustes en oubliant M. Pénavaire, le jeune violoniste dont nous avons déjà eu si souvent l'occasion de vanter le talent, il a prouvé une fois de plus qu'il marchait sur les traces des Paganini, des Vieuxtemps et des Sivori.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui dimanche 23 février, à 7 heures, qu'a lieu au Cercle Musical, quai Saint-Antoine, le concert annuel au bénéfice des jeunes aveugles des deux sexes de l'Institution fondée et dirigée par M<sup>lles</sup> L. et H. Frachon. A cette occasion nous mentionnerons une preuve de désintéressement de M. Carpié. Le directeur de nos théâtres a fait l'abandon de tous ses droits sur la recette, qui, nous l'espérons et le souhaitons, sera fructueuse.

F. BOLLV.

## VERS D'ENTR'ACTE.

Tandis que la toile est baissée,  
Si vous êtes belle, sans fard,  
Sur cette œuvre, à vous adressée,  
Arrêtez votre doux regard;  
Mais si vous n'êtes pas jolie;  
Mais si vous n'avez des appas  
A séduire trente pachas,  
Jeune dame, ne lisez pas  
Ce que vous mande la folie.

(ANONYME.)

Si mes vers, charmante lectrice,  
Ainsi que vous avaient des yeux,  
Bien sûr vous feriez leur caprice  
Et les rendriez bien amoureux.

Ou s'ils avaient vos lèvres roses,  
Ils vous diraient assurément  
Tous bas à l'oreille des choses  
Qu'on ne se dit que doucement.

Ou s'ils pouvaient, bonheur suprême,  
En fleurs se métamorphoser,  
Sur votre sein, ce soir, moi-même,  
Je voudrais les venir poser,

Ou si par un effet magique  
Ils pouvaient se changer soudain,  
En une suave musique,  
Je voudrais par un chant divin  
Emplir votre âme d'harmonie.  
Où! si mes vers étaient génie,  
Je voudrais, miracles nouveaux,  
Les voir transformés en oiseaux.  
Pour vous charmer par leur ramage,  
Mes vers, en oiseaux transformés,  
Pourraient alors dans votre cage  
Être par vous-même enfermés.

ANTONY RÉAL.

## L'HÉRITAGE DE TANTALE.

## II.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Durbach avait une physionomie lamentable. Il eût ému le plus impitoyable des usuriers de la Judengasse.

— Ah ! monsieur, reprit l'aveugle, après une pause, je n'ai jamais vu personne émouvoir ainsi son monde. Il parla de sa femme, de ses enfants, de son honneur ; de pauvres ouvriers sans pain, de petites gens qui allaient voir leur vieillesse condamnée à l'hospice des mendiants, que sais-je ! Vous jugerez de ce qu'il put dire, quand vous saurez qu'avant de connaître la raison de ce préambule, nous étions disposés à en supporter toutes les suites. On dit qu'il y a des comédiens assez habiles pour attendrir leur auditoire en lui racontant des aventures imaginaires, Durbach est certainement de leur famille. Pendant une heure il nous tint entre des chiffres et des grandes phrases dans lesquelles nous entendions retentir, comme un tocsin, les mots de cours d'assises, de de prison et d'enfants déshonorés. Devant nos yeux défilèrent des papiers, des lettres, des billets ; enfin, il s'agissait d'arrêter Durbach au penchant de la ruine. Personne n'hésita. Lambert consentit à tout ce que demandait cet homme.

Six mois après nous apprenions que le malheureux avait secrètement réalisé ses ressources et laissait derrière lui des dettes dont Lambert était responsable. Tout ce que dix ans de travail avaient accumulé dans la maison fut englouti. Et cela ne suffit pas, monsieur. Ecrasé par ce désastre, Honoré n'eut pas la force de dominer son désespoir. Il mourut de chagrin. Il fut suivi de près par sa femme, nature impressionnable et fragile, qui n'était pas faite pour supporter de pareilles épreuves. Et il y avait là deux enfants, deux orphelins déjà assez grands pour comprendre une partie de leurs malheurs.

— Et pour se rendre compte de ce que fit pour eux leur cousine Francine, dit Gilbert en prenant les mains de l'aveugle.

— Oh ! cette fois, je garde la parole, continua le jeune homme sans s'arrêter devant l'expression de mécontentement que témoignait la bonne femme.

— Et d'abord, elle abandonna aux créanciers de notre pauvre père les économies qu'elle avait faites à la maison.

— Le beau mérite ! fit l'aveugle, ne fallait-il pas que ce qui venait du comptoir pendant sa prospérité y retournât à l'heure du désastre ?

D'ailleurs, ça a été un placement à gros intérêts. Tous les créanciers d'un commun accord ont accepté la situation et sauvé le nom de Lambert du déshonneur. Un pareil témoignage vaut mieux que quelques écus.

— C'est vrai, bonne Francine, mais vous étiez sans ressources et chargée de deux enfants.

— Combien de gens en sont là !

— Oui, mais ils ont la plupart mieux qu'une aiguille de brodeuse à leur service.

— J'ai trouvé des gens si bien disposés à m'être utiles !

— Votre habileté les a payés de retour. Pendant quinze ans, tous les jours, et pendant la moitié des nuits, cette pauvre cousine s'est épuisée. Elle eût pu, comme on le lui conseillait, nous donner de bonne heure un métier et diminuer le poids de son fardeau ; elle ne l'a pas voulu.

— Il eût fait beau, pour épargner ma peine, vous exposer à des fatigues précoces et vous faire déchoir, vous qui aviez été si doucement bercés chez vos parents ! La fortune est inconstante et perfide ; elle délaisse tous les jours ceux qui croient l'avoir fixée. Tandis que ce que l'on sait ne se perd jamais et s'utilise toujours. Au surplus, j'ai de l'orgueil à ma manière. Je consentais bien à ce que vous fussiez pauvres, mais je ne voulais pas vous voir, par votre éducation et vos manières, au-dessous de ceux dont votre position vous faisait les égaux.

— Bonne cousine, dit la jeune fille à son tour, en se levant pour embrasser l'aveugle, tu oublies ce qu'il t'en a coûté. L'excès de travail a compromis de telle sorte ta vue déjà si faible, que tu l'as perdue tout à fait. Tu nous diras, comme toujours, qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, ce malheur fût arrivé ; mais personne ne sera dupe de la peine que tu prends pour amoindrir le prix de tes sacrifices.

— Quant à cela, je l'avoue, je regrette mes yeux, car je ne puis vous voir, et ne suis plus en état d'être utile. C'est là mon chagrin. Mais vous me dédommangez de tant de manières, que je ne suis presque pas à plaindre.

AMÉDÉE AUFAYRE.

(La suite au prochain numéro.)

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

Il est un proverbe qui dit que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Ce proverbe ment une fois par semaine en ce qui concerne l'Alcazar. — Samedi et dimanche se suivent et pourtant se ressemblent par l'animation, la gaieté,

le plaisir qui règnent dans cette vaste enceinte qui a peine à contenir la foule qui s'y rend et qui était telle samedi dernier que la circulation devenait très-difficile.

Comme toujours, l'orchestre a vaillamment fait son devoir, et bon gré mal gré il fallait danser. Dans le répertoire, nous avons remarqué plusieurs nouvelles compositions de d'ANCRE, le chef d'orchestre de l'Alcazar. C'est d'abord *la Fête d'Oullins*, puis *le Brillant Mousquetaire*, quadrilles ; ensuite *Turlurette* et *Romanie*, danses de caractère. Ces diverses œuvres ajoutent encore à la réputation de d'ANCRE, qui nous a fait renouveler connaissance avec *le Débutant*, quadrille, sa première composition en 1851, qui renferme des beautés remarquables qui prouvent quelles qualités et quelle science musicale d'ANCRE possédait déjà à cette époque, et qui n'ont fait que grandir depuis, ainsi que l'ont prouvé ses compositions ultérieures. — On nous promet pour ce soir *Madame Blanc-Mignon*, nouveau quadrille, c'est dire nouveau succès de d'ANCRE.

## MÉLANGES.

\*\*

Un de ces mendiants qui aspirent à ressusciter la cour des Miracles, passait en police correctionnelle pour avoir simulé, dans l'intention d'émouvoir les passants, une blessure qu'il disait avoir reçue à Waterloo, aux côtés de Cambronne.

— Vous avez été pris le dimanche 15, dit le président, au moment où vous faisiez semblant de souffrir d'une blessure imaginaire.

— Elle était réelle, réplique le prévenu.

— Mais quand les sergents de ville vous ont sommé de la montrer, vous n'avez pu le faire ?

— Je vais vous dire, mon président, ma blessure n'ouvre jamais le dimanche.

\*\*

Un de mes amis, employé dans les bureaux d'une administration financière, est, un jour, forcé, de s'absenter pour assister à l'enterrement d'un de ses parents.

Son chef de bureau justifie aussitôt cette absence sur la feuille que les employés signent chaque matin, par cette magnifique ineptie :

M. X... « ABSENT POUR CAUSE DE DÉCÈS ! »

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,  
Rue Mercière, 92.